

Nulle part où aller, rien à faire, et pas de famille digne de ce nom

*Quelques pages sans importance pour tenter de comprendre
l'impasse où se trouvent les dissidents post-natios d'Occident ;
Un document qu'ils ne liront pas et qui, somme toute, ne s'adresse à personne*

Saint-Martin, été pourri 2007 – printemps immonde 2008

Histoire que tu saches de quoi ça cause...

On pourra tortiller tout ce qu'on voudra, claquer les slogans les plus volontaristes, lancer des concours du militant-qui-pisse-le-plus-loin. Après la remise des prix, la gueule de bois nous ramène tous à un constat extrêmement déplaisant, qui s'articule en une phrase simple.

La situation des dissidents patriotes dans notre petit coin d'Europe
est pratiquement désespérée.

Ces nouvelles Années-de-Plomb n'ont pas grand-chose à voir avec les premières du nom, chez nos voisins ritals. Ceux d'entre nous qui mettent encore leur peau au bout de leurs idées ne risquent plus si souvent de se la faire trouser. C'est, plus tragiquement peut-être, leur équilibre mental et leur insertion sociale qui est dans la balance. L'ennemi a changé de visage, de méthodes, de références et de cibles. Oh bien sûr, on voit encore régulièrement des affrontements à l'ancienne entre natios et bolchos, il y a des quartiers où l'étiquette de Faf peut nuire à l'intégrité physique, des situations où l'activisme se paie en harcèlement judiciaire et en précarité des boulots. Mais le véritable ennemi a traversé la bonne vieille frontière entre « gauche » et « droite » extrêmes.

Sans doute qu'il a toujours été dans les parages, mais jamais aussi proche. Il a le visage d'un parent qui refuse de nous comprendre, d'un partenaire qui ne veut rien savoir de nos inspirations, d'un voisin qui nous dénonce à la flicaille sans uniforme, d'un cousin qui s'oppose à nous dans la rue, de toute une civilisation pour qui l'on pense se battre mais qui ne veut qu'une chose : qu'on la laisse crever en paix, dans la joie Citoyenne et sur fond de hip-hop funèbre.

Surtout, pour exhumer un cliché trop juste pour être négligé, cet ennemi absolu, irréductible, toujours renaissant, c'est nous-mêmes. Il s'est infiltré dans nos faiblesses, nos accoutumances, nos déséquilibres, nos cicatrices familiales, nos contradictions flagrantes entre discours et comportement. Il s'est incarné dans ce zigzag démentiel qui nous promène entre volonté inavouable de se mettre systématiquement en danger, et enfermement délibéré dans des catacombes où personne ne nous entend gueuler. Nous sommes des exilés au milieu de notre propre peuple, sourd et aveugle à lui-même, si dénaturé et aliéné qu'il ne ressemble plus qu'à une réserve de laine et de méchouis, broutant tranquillement l'herbe que lui indiquent des bergers qu'il connaît vaguement sans pouvoir vraiment les identifier. Notre activisme forcené, à bien l'observer, se résume à une tentative hystérique d'échapper au poids de cette masse amorphe, de secouer la torpeur contagieuse où elle nous plonge, à défaut de pouvoir l'en extraire elle-même par notre engagement.

Nulle part ?

Le problème n'est pas de pouvoir ou non se payer des billets d'avion vers les coins les plus inhospitaliers de la planète. Nous pouvons facilement nous endetter pour nous remplir de la pureté de la Nature hostile, distribuer des sacs de riz ou construire les écoles pour faire profiter les autochtones du merveilleux bourrage de crânes à l'occidentale.

On peut aller partout et y faire pratiquement n'importe quoi. Mais un jour où l'autre, il faut bien en revenir et c'est là tout le problème. Heureux ceux qui assument intégralement leur déracinement, qui n'ont pas la nostalgie artificielle d'un coin de terre transmis par la lignée. Ils peuvent aller crever n'importe où en riant jaune de ceux qui sont « *nés quelque part* » et qui en ont encore quelque chose à foutre. Nous ne sommes pas des nomades. Peut-être qu'on le deviendra quand il n'y aura plus qu'une alternance de béton, de verre et d'*espaces verts* éclairés en bleu anti-toxés et décorés de poubelles qui disent merci. En attendant de toucher ce fond-là, nous resterons d'irrécupérables *Waldgänger* à temps partiel, des poissons volants qui retombent toujours dans la même détestable flotte.

Tout ce que nous pouvons ramener d'ailleurs ne peut que renforcer notre amertume ici. L'exil lui-même ne règle pas les problèmes qui rendent notre existence absurde sur la terre où nous sommes nés. Cette absurdité se glisse dans nos bagages et nous suit à la trace.

L'ensemble des terres émergées a été exploré, cartographié, répertorié, vendu par parcelles à divers consortiums ou bureaucraties usurpant le titre de « Nations ». L'ivresse de la Découverte majuscule n'existe plus. Colomb et Polo seraient de nos jours des junkies, des ennemis publics, ou tout simplement des « hyperactifs ». Un statut qui priverait de toute beauté leur rage d'entreprendre au mépris des bonnes manières, et qui criminaliserait tout ce qu'ils feraient pour échapper à la camisole chimique.

Nous vivons tous dans une prison portative, de toute manière, une prison dont nous sommes à la fois le gardien omniscient et le détenu unique. Nous nous sommes laissés transformer en escargots, notre cellule sur le dos, errant d'une mare à l'autre, avec les yeux qui rentrent en nous-mêmes dès que les agresse quelque chose de déplaisant. Nos corps mous traînent le poids d'une structure plus dure que tout ce que nous pourrions jamais être, mais qui ne nous est d'aucun secours face aux prédateurs. Ils n'ont aucune peine à la réduire en débris dérisoires, insultants de fragilité.

Et partout nous suit, comme une ombre inconditionnellement fidèle, notre tampon officiel de marchandise vivante obsolète.

Aller se faire voir ailleurs, c'est comme changer de pièce pour changer d'air, en restant dans un appartement dont chaque recoin est empoissé des mêmes remugles révoltants.

Rien à faire ?

Là non plus, ce ne sont pas les occupations qui manquent. Il existe assez de boulots de domestiques pour satisfaire notre besoin de régularité et de cette impression si vitale d'utilité collective. Pour ceux qui acceptent de papillonner d'une mission à l'autre, bouche-trous d'un navire dont la fonction semble plus être de recycler l'eau sale que de flotter dessus, il y a du taf en suffisance. Il faudra aussi se faire à l'idée d'avoir deux boulots pour ne s'en sortir qu'à moitié.

On peut vivre toute sa vie sans connaître Sénèque, mais une fois qu'on l'a lu, il n'est plus permis de penser qu'une vie « *occupée* » est une vie « *bien remplie* ». On remplit un ventre avec du caviar ou de la merde, c'est pareil – ça suppose juste une légère différence d'investissement et de résistance à la nausée. Mais nos contemporains n'ont pas spécialement l'estomac sensible, au vu des colonies de couleuvres qu'on leur enfourne quotidiennement.

Nous n'avons rien à faire parce que nous ne servons plus à rien ni à personne. Nous n'avons qu'un avenir de rentiers, de chômeurs longue-durée, de mercenaires pacifiques, de rebelles au coup-par-coup, d'opposants subventionnés. Le Régime a institutionnalisé sa propre négation. Il n'est plus possible de le combattre philosophiquement, tout au plus est-on réduit à faire le décompte maniaque de ses manquements et de ses parjures, sans rien pouvoir y faire.

La démocratie capitaliste est la plus grande station d'épuration de l'univers, aucun déchet n'est trop infâme ni trop dangereux pour elle. Tout acte d'une violence inférieure à l'attentat-suicide est converti en énergie positive par la machine à concasser les peuples. Ce qui ne saccage pas l'ensemble de l'édifice social-démocrate le rend plus fort, plus invulnérable dans le dérapage contrôlé. Ses ingénieurs sont les seuls à avoir vraiment compris et appliqué cet aphorisme nietzschéen éculé. Tous ses opposants, et nous autres affreux en priorité, s'effritent et se dessèchent à son contact. A l'inverse, ce qui ne les tue pas, bien loin de les renforcer, les use patiemment jusqu'à ce qu'ils se dispersent ou qu'ils s'enfoncent dans un fonctionnariat méta-po impuissant.

Pas de famille ?

Ma foi, si deux irresponsables n'avaient pas eu la brillante idée de laisser se corrompre un peu de foutre au fond d'une fougère accueillante, nous ne serions pas là à maintenir à flot l'industrie de la bière, des tondeuses et des sacs de frappe. Nous pouvons donc tous nous réclamer d'au moins deux géniteurs avérés, qu'on les connaisse personnellement ou non (à noter qu'on peut les croiser à table pendant des décennies sans être bien sûr de savoir qui ils sont).

Seulement, en quelques millénaires, l'Homme a eu le temps de piger que deux pondueurs insouciantes ne forment pas une famille solide. Sa version nucléaire contemporaine était déjà au Clan originel ce qu'un tétraplégique est à un marathonien. Ce tétraplégique a désormais perdu la plupart de ses sens, tout ce qui lui permettait encore de communiquer avec l'extérieur, de transmettre un peu de distillat de ses souffrances personnelles à la génération suivante, histoire qu'elle la chie moins en tombant dans les mêmes pièges. Ce sont donc des vagues de mongoliens qui succèdent aux vagues d'amnésiques, s'étalant de toute leur longueur sur une plage qui les absorbe comme une soiffarde insatiable.

Ironie savoureuse : c'est au moment où la famille perd ses derniers restes de magie mensongère que les tordues militantes réclament le droit de la parodier, revendiquent la normalisation de leur refus de la norme. Tant d'années de subversion sensuelle, tant d'efforts pour scandaliser la moralité bourgeoise pour quoi ? Pour finir par quémander, comme tout le monde, le privilège de s'y vautrer sans pudeur aucune.

Combien d'entre nous en sont venus au militantisme avant tout pour survivre à leurs parents, et en quelque sorte les *racheter* par leurs actes ? Pour se montrer plus dignes de leurs ancêtres que la génération précédente, paumée dans/ vendue au/ victime du pourrissement culturel général ? Impossible à dire. Ces questions font partie des nombreux tabous parfaitement indicibles du monde politique, toutes chapelles confondues. C'est qu'un militant est toujours pur, n'est-ce pas ? Son acte est gratuit, désintéressé, inspiré par les dieux. Il n'est jamais poussé que par « *le refus de l'injustice.* » Putain de mantra inépuisable ! vous l'entendrez dans la bouche de n'importe quel secoueur de tracts, aussi bien dans les caves des squats que dans les assemblées mondialistes. Si le réac a quelque scrupules à s'en servir, c'est moins par dignité que par un semblant d'hygiène. Si fou de haine qu'on soit, on reste un peu réticent à l'idée de se torcher sur du papier déjà utilisé par l'ennemi.

Même les plus cyniques doivent mettre en scène leur engagement, évoquer leur besoin de mener les foules, de copuler avec l'âme des Nations, comme si détenir le pouvoir était le Viagra du cerveau. Mais trouvez-en un seul qui admettra un profond mal-être à l'origine de son activisme ? Pour cent « *révoltés par les inégalités* », combien d'enragés qui, au fond d'eux-mêmes, *savent qu'ils ne savent pas* pourquoi ils sont en colère comme de naissance ? On tombe sur la même crampe de toute faculté analytique quand un nouvel ado inscrit son numéro en bas de la liste des tueurs d'étudiants. Il faudrait bien un siècle pour qu'apparaissent les sociologues qui oseront dire que c'est l'Occident lui-même qui rend fous ses enfants.

Heureusement, dans un siècle, il n'y aura plus que des marabouts, corporation ô combien plus respectable que les déconstructivistes.

Des fafs aux antifas en passant par toutes les nuances intermédiaires, c'est une même quête paniquée du Clan rédempteur, du groupe qui pour une fois réchauffe et guérit au lieu d'étouffer et de pervertir. Depuis longtemps l'humain se cherche des « Frères » en-dehors de chez lui. Franc-maçonnerie, sectes, club de bikers, monastères, autant d'endroits et de structures qui grouillent de nouveaux *Frangins*, qu'on espère plus fiables, plus forts, plus inconditionnels que ceux du sang.

Peine perdue, petit soldat : peut-être qu'en choisissant bien ta meute d'adoption « *Tu ne marcheras jamais seul.* » Mais dans ta tête et tes tripes, personne ne t'entendra crier, personne ne viendra à ton secours. Du moins pas dans les tristes camaraderies qu'on te propose dans les bistrots ou les refuges qu'il faut rendre javelés au petit jour. Chacun y vient avec les casseroles transmises par ses géniteurs, et tout ce qui est né après un certain mois de Mai se trimballe une batterie de cuisine suffisante pour toute une putain de caserne. Ça fait beaucoup d'émail clinquant et de téflon bien lisse mais pas des masses à bouffer à notre banquet de mendiants. Ceux qui pourraient alimenter le buffet ont grandi à l'abri du broyage dévirilisant qui ravage les foyers d'Europe depuis deux générations. Ils y sont suffisamment à l'aise pour ne pas avoir à chercher ailleurs de quoi nourrir leur âme ; compte pas sur eux pour partager leurs réserves avec toi.

Bref les apparences sont sauvées...

Nous vivons en démocratie. La *croissance* a des chances de s'autorelancer si le consommateur persiste dans sa boulimie à crédit. Le Pollueur-Payeur sera le Christ de l'avenir, la Rédemption de notre péché d'éléphantiasis volontaire. Les tensions sociales disparaîtront avec un peu d'huile de coude et de bonne volonté Citoyenne. Les crimes du passé ne se reproduiront pas aussi longtemps qu'on en rouvrira les cicatrices au cutter du Devoir de Mémoire Sélective. Tout ça comble allègrement les vides que notre style de vie laisse entre la pause-malbouffe et les T.O.C. abrutissants que nous nous laissons parfois aller à nommer nos « métiers » ou nos « études ».

Mais malgré les brèches colmatées, le tableau d'ensemble garde sa saveur incomparable de soupe au compost. Un peu comme un apéritif minable qui n'en finirait pas, où on se nourrirait de cacahuètes rances en attendant un plat de résistance que personne n'a prévu. Ou ces mouvements brusques qu'on se force à faire dans un lit qui ne nous offre pas le sommeil, en sachant très bien qu'une fois à nouveau immobile, on ne sera pas mieux installé puisque l'inconfort provient de l'intérieur, de ces vortex qui agitent encore une âme déjà exsangue.

Toutes ces stratégies d'évitement font passer le temps mais pas le goût âcre de notre complète vacuité. Nous n'existons plus que pour nous-mêmes et la télé nous explique qu'il faut nous endetter pour l'espoir de devenir enfin « complets ». Un Iphone et ça repart. Le sable fin fait le bonheur. Comment on vivait, avant l'e-banking ?

Il y a dans notre routine une similitude remarquable avec la discipline infernale que s'impose le body-buldeur. *Construire son corps*, même au niveau du titre ça commence mal. Faire suer ses muscles et les forcer à se développer pour faire face à des tâches qui n'ont aucun sens... si ce n'est de les faire grossir encore plus. Ça semble normal en des temps où le Développement est une nouvelle forme croyance collective, partagée par tous les acteurs politiques admis. Il fut pourtant un temps, pas si lointain, où s'assurer un repas par jour suffisait à donner à notre viande ce que les Grecs ont défini comme la beauté au sens classique du terme. La simple survie de l'aube au crépuscule vous taillait une forme physique, littéralement, sans laquelle on voyait ses chances de durer diminuer à mesure que s'accumulait la graisse.

C'est un changement complet de cette donne qui s'opère à chaque fois que les civilisations entrent dans le processus de décadence, cette mollesse catatonique des peuples qui signale qu'ils ont fait leur temps. Nous pouvons désormais traîner des existences humiliantes et dégueulasses, nous envelopper de plusieurs manteaux successifs de rillettes humaines, sans que notre environnement nous condamne à la mort par inanition. Tout est fait au contraire pour que la vie la plus idiote, la plus crade et la plus indigne d'être sauvée, soit soutenue à bouts de bras et d'ordonnance médicale, au-delà des limites les plus extrêmes de la décence et du respect de soi. Pour peu qu'on soit Noir et qu'on parle de sa bite dans un micro, l'obésité morbide peut même devenir un outil de séduction et un signe de réussite sociale.

Unique chance d'échapper à cette transformation en larves semi-humaines : une discipline doucement inepte, qui nous amène à stimuler nos membres de manière scientifique et abstraite. Ces copier-collers de rituels aberrants, des générations innombrables de nos prédécesseurs auraient grillé vingt mille neurones à tenter d'en comprendre le sens. Il en va de même pour nos besoins de rigueur, de division du temps en activités chronométrées. Ils sont si puissants que la routine la plus débilite semble préférable à la disposition pleine et entière d'un temps qui finit par nous écraser à force de trop de fausse liberté. Pour un taulard, l'ennemi prioritaire n'est pas la violence des codétenus mais l'usure morale des jours qui s'écoulent dans le vide. Encore que lui a quatre murs et des chiottes sans portes pour lui rappeler qu'il est en très officiellement placé en quarantaine.

Cette idée de Liberté ne trouve son sens que durant les périodes où il est nécessaire de se battre pour elle. Plus que nécessaire : incontournable, obligatoire, n'offrant que le choix entre une vie incertaine et une mort assurée. En période de calme et de « prospérité », il est loufoque de se réclamer d'elle et matériellement impossible de se battre en son nom. On n'abat pas une barricade dont les pavés sont encore fichés dans le sol.

Une illustration ? Le prix que l'on accorde de nos jours à la seule liberté que le Marché accepte aux côtés de celle d'entreprendre : celle de s'exprimer. En d'autres termes, de s'appuyer sur le ventre pour en faire sortir les *humeurs* au sens antique du mot, ces liquides dégoûtants censés convoier dans notre corps telle ou telle saleté mentale, générée par notre incapacité à gérer les stimulations de notre entourage. Cause toujours. Ouvre ton claquemerde. Aboie au passage de la caravane. Quémande à ton Surveillant préféré le droit de te plaindre du manque de papier-cul. « *Vote ou crève.* »

Encore cette liberté-là est-elle soigneusement réglementée, histoire de prévenir tous les dérapages qui feraient pas propre dans le paysage. Reste qu'elle est la seule pour laquelle nos laquais pensants se sentent la force de bander moins mou de la plume que d'ordinaire. Elle ne constitue, concrètement, que l'articulation verbale ou écrite d'un sentiment, donc d'une réaction instinctive plus ou moins maîtrisée à ce que l'on voit, sent ou entend.

Un équivalent pourrait être le droit opposable de péter après avoir mangé des oignons.

Et après ça, on fait quoi ?

Nous sommes en opposition avec TOUT ce qui nous entoure dans le monde moderne, il n'y a absolument rien à en retirer, à en sauver, à en attendre. Ses meilleures innovations technologiques ne nous servent qu'à nous transmettre des informations dont Monsieur Moyen n'a rien à foutre et des techniques de guérilla que nous sommes trop peu nombreux, trop peu formés, et pas encore assez à bout pour appliquer concrètement. Tout le reste ? Nada.

Nous ne pouvons déboucher, ce constat accepté, que sur une optique NIHILISTE, et donc opter pour une Révolution absolue, *Tabula Rasa*, d'une ampleur pratiquement inédite jusqu'ici. C'est si élémentaire que je m'excuse de ne pas l'écrire avec plus de raffinement rhétorique. Il faut simplement tout casser, et il n'est même pas certain qu'il faille prévoir de reconstruire quoique ce soit après coup. Plus qu'un impératif idéologique, c'est une nécessité physiologique : il faut tout abattre pour qu'on puisse simplement respirer, s'asseoir, se détendre, reprendre nos esprits, puis, *éventuellement*, réfléchir sérieusement à l'opportunité de redémarrer quelque chose de collectif.

Mais tout ça n'est techniquement pas faisable ici et maintenant. Nous ne pouvons rien foutre en l'air, sauf au niveau individuel, de-ci de-là. Les exemples à suivre les plus illustres de notre temps sont McVeigh et Kasczinsky. Et on voit le peu de dégâts concrets qu'ils ont pu causer. Baroud et doigt d'honneur à la fois au Système : édifiant, respectable, inspirant – ... stérile.

Ceux d'entre nous qui rêvent tout haut de Guerre Civile, de notre version du Grand Soir, feraient bien de prendre cinq minutes pour observer l'histoire de l'ultra-gauche, particulièrement pendant ces trente dernières années. Ils verront à l'œuvre des gens autrement plus déterminés que le faf de base à saper la société occidentale. Des militants possédant un savoir-faire remarquable, des réseaux éprouvés, une vision du monde impeccablement structurée, une capacité à tuer froidement qui fait baver de jalousie bien des aspirants-boucheurs de l'autre côté du miroir.

Une confiture métago qui a fini dans l'auge des plus répugnants cochons de la démocratie moderne. Un échec absolu pour l'élite de ces mouvements, une récupération putassière pour leurs prétendus héritiers et supporters. **TOUT ÇA POUR QUE DALLE.**

Alors tant que nous ne nous serons pas fendu le crâne à trouver d'autres options collectives, nous sommes tous condamnés à un choix individuel qui se résume à **trois possibilités**, toutes pareillement inacceptables :

- I -
FOLIE

C'est l'aboutissement logique d'une colère qui ne s'articule pas à l'extérieur, qui ne débouche sur rien de constructif. A force de tenir une ligne radicale, on s'isole, on tranche au hachoir dans nos relations sociales, on tue nos opportunités de carrière ou de famille, on tombe dans l'obsession, la parano, l'isolement absolu.

Les moins résistants (ou les plus déterminés, question de point de vue) finiront par commettre l'irréparable, le plus souvent dans le silence, la solitude et le sordide. Les autres rejoindront les rangs de cette armée de zombis pittoresques, dont les soldats en perdition agrémentent la vie de tout buffet de gare ou de tout immeuble borgne. Ils deviendront le Cinglé du Quartier, entouré d'une meute de chats purulents, vivant dans la crasse et la déglingue, avec au fond des yeux des braises qui témoigneront d'un incendie éteint depuis longtemps, ayant consumé en eux ce qu'il y avait de plus fort et de plus droit.

Cette étincelle, on l'aperçoit déjà dans le regard de bien des activistes encore engagés, encore confiants dans l'issue de la lutte, encore persuadés d'apporter une contribution utile au combat. Ils portent en eux le germe de leur autodestruction future. La chaleur des fraternités imaginaires les protège de leur hiver intérieur. Ils n'en ressentent la morsure qu'une fois seuls à nouveau, quand il n'y a plus de tracts à distribuer, quand la conférence semi-clandestine est terminée, quand le violon est consciencieusement rempli de pisse.

C'est à ce moment de vulnérabilité complète que le doute mortel les assaille. « *Je suis venu, je n'ai rien vu, et nous n'avons vaincu personne.* »

La prochaine fois peut-être ? Et si ça se passe comme toutes les précédentes ? Et si nous n'avions, finalement, rien compris du tout ? Et si, au contraire – abomination suprême ! – nous avons justement TOUT compris, mais sans pouvoir rien faire pour autant ?

Le militant observe le Rubicon. Il regarde autour de lui. Rien à Gauche. Rien à Droite. Rien de l'autre côté. Et c'est justement pour ça qu'il ne peut pas traverser. Il n'a que la noyade à gagner. Alors il s'assied au bord du fleuve et il attend. Mais le cadavre de son ennemi ne passe jamais. Ce sont les corps de sa famille qui défile, ses cousins, ses semblables, sa culture, sa civilisation, son respect de lui-même, son courage de dire non et de se lever. Tout ce qui donnait à sa vie son goût et sa couleur est là dans la flotte, le ventre à l'air. Son ennemi, pendant ce temps, barbote joyeusement dans la vase et la merde.

- II -
DROGUE

Antidépresseurs, alcool, joints, coke, sport extrême, workaholism, choisissez votre porte de sortie, votre béquille, votre chaise roulante morale. Parce qu'ils vous en faudra bien une pour encaisser les pressions qui vont s'accumuler. Le temps travaille CONTRE nous, exactement comme la pression sur un plongeur descendu trop bas. Au bout d'un moment, sa combinaison prend l'eau, il a au-dessus de lui plus de tonnes d'eau qu'il ne peut supporter – c'est l'implosion, l'écrasement, la bouillie d'explorateur des profondeurs.

Qu'on ne s'y trompe pas, c'est le sort qui nous attend tous. Nous ne faisons pas partie de la haute bourgeoisie, nous ne sommes pas des arrivistes, nous n'aurons jamais les moyens ni les réseaux pour nous faire notre place dans les Bunkers de luxe, là où les blanchouilles cosmopolites iront se planquer de la frénésie sporadique des Territoires Occupés. Tout au plus nous y concédera-t-on une place de balayeur, de portier, de garde du corps. Le reste du temps, à nous les joies de la zone, du métissage obligatoire, de la soumission, de la repentance perpétuelle, de la salissure culturelle permanente, de l'expiation du délit de peau pâle.

Vous pensez que vous tiendrez combien de temps avant de craquer ? Avant la première partie de *Drive-by-shooting* ou la première roulette russe pathétique, en caleçon sur un plumard déserté ?

Tôt ou tard il vous faudra une ordonnance, qu'elle émane du tavernier, du dealer ou du psy peu importe. Puisque vous ne POURREZ PAS changer le monde, et si vous n'avez pas la rage suffisante pour en sortir définitivement, ne vous restera pas d'autre choix que d'en altérer votre perception. Brouiller vos sens. Embrumer votre entendement. Remplir votre pauvre tête ex-dissidente d'un boucan cotonneux pour passer le cap de l'aube.

Encore une fois. Et puis encore une autre. Même perdant joue encore.

Dans son infinie sagesse, la Nature nous a offert l'adrénaline et la dopamine, seules comes dont on devrait avoir besoin pour passer une existence acceptable. Mais en situation de crise et de détresse morale complète, elles sont insuffisantes – ou tout simplement, on n'a plus les moyens physiques de déclencher leur action, c'est que ça ne se commande pas ces choses-là. Ultime recours : les substituts de synthèse, aimablement fournis par la science contemporaine. Quitte à couler avec le reste du paquebot, le faire dans une dernière bulle de bonheur artificiel reste un choix défendable.

- III -
TRAHISON

Et puis il y aura l'écrasante masse de ceux qui n'auront ni le cran de crever, ni le désespoir de se shooter. Ceux-là « *feront avec* » ou « *feront sans* », selon qu'ils voient le verre de poison à moitié vide ou à moitié plein. Ils se diront qu'on ne meurt ni du ridicule, ni de la compromission, ni de la médiocrité. Ils concluront que ces trois choses sont au contraire le propre de l'homme adulte et qu'il faut les encaisser avec le maximum de tenue possible, dans un monde où l'élégance véritable, celle de l'esprit et du comportement, ne sera plus qu'une toquade obscène.

Ils retourneront à leur boulots, certains minables, d'autres potables, parfois même satisfaisants. Ils fonderont des familles aussi dysfonctionnelles que toutes les autres, mais qui auront le mérite de perpétuer l'espèce, seul impératif que nous impose notre condition de mammifères (et acte militant ultime, somme toute). Ils rejoindront la cohorte de ceux qui leur faisaient horreur : les Autres, les apos, les collabos passifs, les indifférents.

Et ils s'y feront une place à leur mesure.

Beaucoup s'installeront dans ce quotidien banal sans penser une seconde qu'ils ont trahi ce en quoi ils croyaient. Certains pousseront même le cynisme ou l'inconscience à se la péter Guerrier Urbain, Menace-pour-la-Démocratie, ennemis de ce régime qui les ignorera superbement. Les plus matures diront simplement, entre potes, quand femelles et petits seront hors d'écoute, qu'ils ont « *mûri* », qu'ils ont « *compris* », qu'avant c'était « *pour déconner* », que maintenant c'est « *plus sérieux* », qu'ils n'ont plus « *le temps pour ces conneries* », que de toute façon « *ça ne servait à rien* ». Et personne ne pourra leur donner complètement tort.

Les rangeos, les cédés de Landser et les blagues nazebroques ne seront jamais bien loin d'eux, évidemment. Ils les conserveront comme des trophées secrets, comme autant de preuves nostalgiques d'un engagement lointain, du temps où les factures et les trois repas par jours des gamins ne leur pompaient pas autant d'énergie. Ils continueront, de loin en loin, à cogner dans les bars et les ruelles, à mettre en scène leur virilité barbare, à monter leur indépendance d'esprit en bannière arrogante. Tout ça sans être à l'abri ni des mésalliances métisseuses, ni des petites combines financières pas propres, des amitiés douteuses qui les réchaufferont presque malgré eux.

Et puis ils disparaîtront de la circulation, pour toujours, réintégrés sans heurts dans le circuit social et économique de leur temps. Recyclés, aseptisés, neutralisés, aussi effrayants et pittoresques à la fois que ces obus désamorçés qui trônent dans les musées militaires et qui n'exploseront plus jamais.

**[Insérer ici une conclusion volontariste, des slogans avantageux,
des citations illustres sur la force du désespoir et des « pistes » pour l'avenir, bla bla ...]**